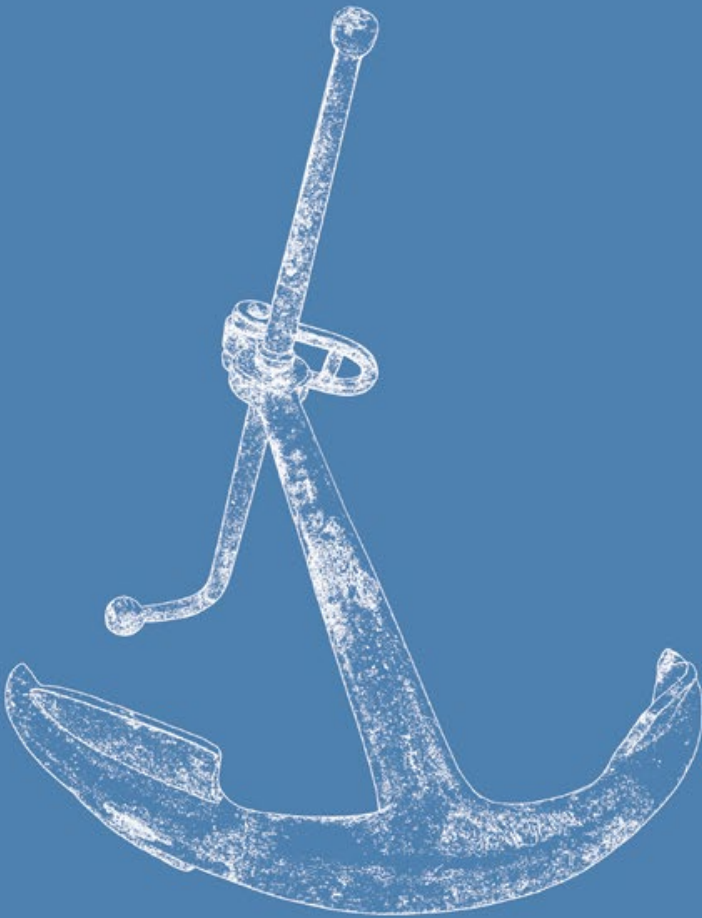


Jean Darot

La femme île

Par l'auteur de *L'homme semence* et *L'enfant don*



Editions **Passiflore**

DU MÊME AUTEUR

- *L'homme semence*, Éditions Passiflore, 2023
Collection « Les Grands Caractères de Passiflore »,
Éditions Passiflore, 2024
- *L'enfant don*, Éditions Passiflore, 2023
Collection « Les Grands Caractères de Passiflore »,
Éditions Passiflore, 2024
- *Les cavaliers de Repentance*, Éditions Parole, 2021
- *L'amer du thé*, Éditions Parole, 2019
Lauréat du Festival du premier roman
de Chambéry 2020
Prix du Premier roman « Le Baz'Art des mots » 2020
- *L'homme semence*, Éditions Parole, 2006

Jean Darot

La femme île

roman

Editions **Passiflore**

Avant-propos

Ce roman est le troisième d'une trilogie. Tous trois témoignent de l'intelligence collective vitale des femmes dans des situations exceptionnelles historiques, géographiques ou de conflit. Ils posent également la question des origines.

L'homme semence – écrit sous le pseudonyme de Violette Ailhaud – est la première des fenêtres entrouvertes sur ces sujets. L'histoire se déroule dans un village de Haute Provence. Les hommes ont disparu du fait de la répression qui a suivi le soulèvement des habitants, en 1851, pour défendre la République contre le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte.

L'enfant don en est la deuxième fenêtre. Elle nous emmène dans une haute vallée des Pyrénées où l'on a longtemps évité le patriarcat grâce à l'isolement et une organisation sociale de type

anarcho communaliste qui appliquait le droit d'aînesse absolu. Par sororité et solidarité sociale, une femme fait un enfant pour une autre femme.

La femme île nous plonge dans la vie d'une communauté de femmes dans une île de Bretagne privée de tous ses hommes par une tempête océanique.

Préface

**Si la plume est la mienne,
l'histoire est la sienne.**

Traducteur de l'oral à l'écrit. Telle a été ma profession pendant des décennies. Un curieux travail d'aventurier découvreur. À la retraite, j'ai pris la mer et retrouvé ainsi l'univers de mon premier métier : marin pêcheur. Il faut dire que mon grand-père m'avait légué un vieux cotre à grément aurique, baptisé *La Renarde*, voilier dont il avait lui-même hérité d'un républicain irlandais fusillé pendant la guerre civile, en 1922.

Si les explications de mon grand-père étaient plutôt confuses, la bête m'a séduit. J'ai dû l'habiller de voiles neuves et lui offrir un moteur d'appoint. J'aurais pu faire le tour du monde avec mes voiles rouges. Mais les vents et une grave pandémie m'ont jeté sur un petit caillou perdu au milieu des flots, l'Île en Huit, qui vient contrarier le cœur du fameux courant

des Pierres Noires au large de la Bretagne. Là, pendant les mois d'un confinement à la fois volontaire et réglementaire, j'ai écouté Katell. C'est son histoire que j'ai traduite.

Si la plume est la mienne, l'histoire est la sienne.

À mon Île en Huit

*À Jean Malaurie,
autre père de mes courages, qui m'a dit,
à deux moments clefs de ma vie : « Vas-y! »*

« *Krog pag avi, nhor bezo keto hini !* * »

Dicton des femmes de l'île d'Ouessant

* « Prends quand tu trouveras, nous n'aurons pas chacune le nôtre! »

- 1 -

Le prix à payer

Appuyée sur la violence du vent, elle est dressée face à la mer déchaînée. Comme la Vierge de notre chapelle qui écrase un serpent de son pied, elle semble vouloir aplanir les flots. Nos regards tendus sont accrochés à son visage sur lequel l'eau suit les sillons de ses rides. Nous cherchons à y lire ce que lui dit la voix de l'Océan. Femmes et filles de l'île, nous sommes toutes là, derrière elle. Depuis des jours, trop de jours, nous guettons nos hommes qui ne rentrent pas et la peur nous envahit toutes.

Les vagues éclatent à quelques mètres et leurs embruns nous fouettent. J'ai peur. J'ai froid. Je me mets à sangloter et elle me gifle pour me faire taire.

Bleuenn est la plus ancienne d'entre nous. Elle est la mère de notre communauté. Il lui revient la tâche d'écouter et de traduire ce qu'apportent les flots, les vagues, le vent, les mouettes.

Elle est aussi ma mère.

L'Océan fracasse tout. Sa colère s'est levée la nuit qui a suivi le départ de nos hommes. Il faisait pourtant tendre lorsque leur voilier a quitté notre port. Comme disent les marins, la lune avait mangé le temps. Longtemps, alors que voiles et mâts avaient été avalés par une brume chaude, nous avons entendu leurs voix excitées et le rythme des avirons. La mer semblait encore endormie, cet après-midi-là. Sa peau était à peine soulevée par une lente respiration. Mais les grandes malines – les grandes marées d'équinoxes – ont tout renversé. Gonflé par la lune, l'Océan a enfanté la colère.

Bleuenn ne dit rien. Du moins ne prononce-t-elle aucune parole. Le vent les lui aurait arrachées. Pourtant, ce soir, lorsqu'elle se retourne, l'expression qui déforme son visage dit le drame que lui a crié la tempête. Nous comprenons alors que nous n'avons plus d'hommes. Pères, maris, fiancés, fils ou frères ont été avalés par l'Océan.

Toutes, nous connaissons le prix à payer pour vivre sur la mer. Toutes, nous redoutons cette bouche humide et goulue qui mange la terre

et les hommes. Toutes, nous détestons la mer de mères en filles. Mais nous savons ce que nous lui devons, ce qu'elle donne et ce qu'elle prend. Si mer et terre sont nourricières, seule la mer est cimetièrre.

Aujourd'hui, nous avons versé notre tribut à l'Océan. Il nous a arraché tous nos hommes. Demain, Il nous offrira de quoi en replanter sur notre rocher. Nous savons qu'il nous rendra ce qu'il nous doit. De génération en génération, nous avons appris à attendre.

Pourtant, cette nouvelle fois est une fois de trop pour Bleuenn. Elle s'en prend à la mort en hurlant dans le vent : « Je n'ai pas peur de toi, la mort. Je n'ai pas peur de prononcer ton nom. Tu nous as bien assez pris dans tes bras. Un jour je descendrai te chercher jusqu'au fond de la mer. »

Pourquoi sont-ils tous partis ensemble ?

Ce jour-là, nous partagions un moment de fête et de bonheur. Nos hommes étaient tous en même temps sur l'île. Ce n'était pas arrivé depuis bien longtemps. Avec l'équinoxe était venu le temps de la fabrication annuelle du biscuit, notre pain que nous cuisons deux fois pour qu'il se conserve. Le four commun était chauffé jour après nuit. Les hommes

enfournaient alternativement les fagots d'ajoncs ou de goémon séché et les pains. De notre côté, les femmes, nous pétrissions la pâte en chantant. Et les hommes répondaient. Il faisait chaud et tout le monde avait bu, beaucoup.

Et voilà que sont apparus un puis deux requins-pèlerins à fleur de côte. Comme un vent mauvais qui se lève, la folie s'est emparée de toute la communauté. On aurait pu croire que c'était un signe de la providence. Car avec le foie d'un seul de ces requins, notre île pouvait disposer d'huile pour toute une année. Alors, empoignant avirons et harpons, comme un seul, nos hommes se sont envolés sans autre botte et suroît que l'appât du besoin et l'ivresse du défi.

Et nous sommes restées sur le quai alors que leur bateau était avalé par la brume.

-2-

Notre Île en Huit

J'aime cette île sur laquelle je suis née. Elle est comme un double nid. Parce que notre île est double à marée haute et simple à marée basse.

Celle du nord fend le courant. C'est notre étrave. Nous n'y habitons pas, même si elle est, de loin, la plus grande. Elle est le territoire de nos bêtes. Il y pousse cette herbe fine mais riche que nos brebis tondent avec assiduité pour qu'elle n'atteigne pas le ciel.

Celle du sud porte nos maisons, nos champs et nos jardins. Nous y cultivons les quelques céréales et plantes potagères qui acceptent de se laisser apprivoiser.

Entre les deux, à l'endroit où le huit se pince, il y a ce passage qui se franchit à marée basse. C'est un ravin étroit et abrupt entre les deux falaises. Il faut y plonger avant de remonter de l'autre côté.

Ce passage, c'est l'arène de la mer. Il est mon lieu de spectacle, d'échappée, de rêverie et de plaisir. Les vagues venues d'ouest et d'est s'y affrontent comme nos béliers, front d'écume contre front d'écume. Le craquement est terrible. Mais ce que j'aime surtout, c'est le jet d'eau qui y naît à cause d'une drôle de roche, à la fois plate et creuse, qui avale les vagues comme si elle les aspirait. Depuis mes désirs de petite fille, je sais regarder ce qui commence par une caresse légère. Avec la marée, l'eau se glisse sur la pierre en un effleurement délicat. Le trou bouillonne. Puis une vague se forme et un jaillissement se produit. Quand la mer est plus forte et que le rythme s'accélère, les jets d'eau se succèdent jusqu'à ce que les vagues, en se jetant les unes contre les autres, finissent par tout engloutir sous leur lessive blanche.

Enfant, je passais mes rares moments de liberté volée à attendre les plus beaux jaillissements et il m'en venait du plaisir dans le ventre.

J'étais toujours partante pour les corvées qui me permettaient de m'échapper. Aller à l'herbe par exemple, l'herbe pour le feu. Chez nous, il n'y a pas d'autre bois que celui que la mer ou les bateaux qui s'échouent nous apportent.

Alors la cuisine se fait avec des mottes d'herbe séchées.

Je partais en chantant avec ma brouette et la bêche qui sert à décoller les mottes. Quand j'étais seule dans l'île aux moutons, j'aimais chanter à tue-tête dans le vent et même crier des gros mots. Je sautais comme les agneaux en faisant attention à ne jamais tourner le dos à nos petits béliers. Ils aiment charger sans crier gare et on ne les entend pas venir. C'est leur travail de défendre les brebis. Je crois qu'ils en font aussi un jeu.

Noires lorsqu'elles sont tondues, rousses lorsque leur toison est longue, nos brebis portent la nuit et le feu. Le feu nourrit leur intelligence et leur espièglerie. La nuit alimente leur retenue. Capables de voler d'un rocher à l'autre, elles gardent toujours une certaine distance avec les humains. Elles ne sont pas faciles à toucher, sauf celles que l'on a dû élever parce qu'elles avaient perdu leur mère. J'aime ces bêtes avec lesquelles je partage le feu de la folie et le noir de nos peines cachées. Curieuses, elles m'ont accompagnée dans toutes mes cueillettes. On parlait. Moi, je leur racontais toutes mes histoires – je le fais encore aujourd'hui. Elles, elles me regardaient en penchant un peu la tête. J'ai toujours pu lire dans leurs yeux la

complicité animale entre les bêtes que nous sommes, elles et nous.

Tout comme le goémon sec, les crottes de nos brebis aussi servent au feu. Nous les récoltons pour en faire une pâte que nous mettons à sécher sur le mur des maisons.

Mais la corvée dont je raffolais, c'était la cueillette des soies immaculées de l'herbe à coton, la linaigrette. On l'utilise pour allumer le feu, pour éponger notre sang de femmes, pour rembourrer les vêtements et les coussins. Elle sèche plus vite que la laine et c'est plus léger. Moi, je mets le jus de la tige sur mes verrues. Heureusement, nos brebis ne la mangent pas.



La mer avale les hommes qui se risquent sur son dos. C'est le tribut que doit verser la communauté des femmes de l'Île en Huit, celle qui, au large de la Bretagne, contrarie le fameux courant des Pierres Noires. Ce jour-là, partis ensemble pour une pêche qu'ils espéraient miraculeuse, les hommes de l'île disparaissent tous dans une tempête.

Mais la mer rend ce qu'elle prend. Les femmes savent attendre et planter dans leur terre les naufragés qu'elle leur apporte régulièrement. La vie continue ainsi.

Jean Darot imagine des personnages féminins ancrés dans leur époque et leur territoire. Il se met dans leur peau et s'imprègne de leur langue pour écrire leur histoire singulière.

Après *L'homme semence*, de Violette de Provence et *L'enfant don*, de Seuvia des Pyrénées, *La femme île*, conté par Katell de Bretagne, est le troisième fruit de la trilogie « origines ».

10€



9 782379 461200